

LE VIAUR, VOIE D'EAU ET D'OR EN ROUERGUE

Du Lévézou à la basse-vallée de l'Aveyron, une rivière a réglé la vie, le temps et l'histoire des hommes. Captive en barrage à sa source, elle devient tumultueuse au pays de Toulouse-Lautrec et des ancêtres de Balzac. Le Vieur a creusé un profond sillon entre deux ségalas enrichis par la révolution agricole au détriment des pentes abruptes et sauvages d'une vallée couverte de bois.

Les hommes ont un impérieux besoin de frontière, c'est ainsi.

Ici elle coule en rivière. Elle désunit deux pays, deux Ségala, celui du Tarn et celui de l'Aveyron. Longtemps il n'y eut pas de pont pour l'enjamber et laisser passer les peuples, les idées. Le Vieur freine. Il a arrêté les discours de Jaurès, le catharisme des Parfaits.

Le département du Tarn est couvert de tuile rouge; celui de l'Aveyron est de lauze grise. Et les hommes semblent suivre la couleur de leurs toits. Rive gauche ils socialisent ; rive droite ils sont plus blancs que blanc. Depuis que Dieu existe les dimanches guident leurs pas vers les mêmes églises aux clochers taillés comme des crayons, juste après la chaleur de l'étable et la traite du matin, juste avant les tournées anisées au café du village où se refait le monde paysan, où la ruralité va son petit train.

Et souvent, c'est la rivière qui rythme le temps.

Vieur. Via aureus dit-on. La voie d'or ou voie de l'or. Des orpailleurs ont dû y user leur tamis pour une paire de maigres pépites. Le romain conquérant, lui, a préféré s'attaquer aux flancs des collines et des gorges faussement montagneuses. Sur les pentes on ne compte plus les accès d'anciennes mines, de cuivre, argent et autres métaux, qui furent exploitées puis laissées à l'abandon, aujourd'hui regards noirs et mystérieux vers lesquels même les chasseurs ne risquent pas leurs chiens lorsque septembre venu il faut courir le brocard ou le sanglier.

S'il y a de l'or il se couche au-dessus : celui des blés, du seigle ou de l'orge, qui mûrit, promet moisson et quelque richesse. De cette richesse-là les bâtisses peuvent témoigner. Elles sont lourdes, hautes sur le Ségala, tandis que plus bas, celles qui n'ont pas eu la chance de naître moulin à moudre tout ce bon grain près de la rivière, sont plus modestes, pour ne pas dire chétives. La colline est trouée de leurs petits toits bleutés, effondrés le plus souvent : la désertification est passée par-là avec le siècle ; parfois elles sont revenues à la vie car le Hollandais et surtout l'Anglais, devenu pacifique après avoir ferrailé tant et tant (cent ans au moins !), a eu le bon goût d'aimer ce pays.

Dans ces travers de rocaille abandonnés aux chênes ébouriffés et aux châtaigniers malades, on cultivait antan une belle vigne. Jusqu'au malheur du phylloxéra. Ne reste que le soleil pour frapper dur les anciens côteaux de Bor, Bar ou Laurélie. Restent aussi des trainées de pierres construites en terrasses.

L'autre ressource tombait également avec l'automne dans des pluies de bogues à faire fuir les vols de palombes. La châtaigne pouvait avantageusement remplacer le pain ou la pomme de terre, et donnait ce peu de gras au cochon qui améliorerait les soupes d'hiver.

De ce temps-là on ne regrette rien. Quelques anciens en disent un peu la nostalgie avec ce regard bleu clair comme il est parfois chez le rouergat - est-ce à force de trop viser le ciel en quête d'une pluie ? - mais les jeunes sont alignés au quota laitier,

ils labourent puissamment avec des chevaux sous le tracteur, et puisent l'eau à la rivière ronronnant de leurs pompes au fuel pour arroser des étendues de maïs. Même le Viaur a changé. Ses mouvements ne sont plus identiques à ceux du temps d'avant. Il a des marées de méditerranée. Les années cinquante l'ont fait captif. En Lévézou, on a maîtrisé sa source. EDF turbine. A Pont-de-Salars, le ruisseau Viaur est une grande nappe génératrice d'électricité et de tourisme. On glisse en planche à voile, on bronze et se baigne, on pêche le sandre, le brochet et des carpes au cruit aussi épais que celles de Fontainebleau.

Question de santé, EDF a vidangé, été 95, le grand lac artificiel, manière d'inspecter à l'air les installations et vérifier l'état du barrage. Dans cette cure d'amaigrissement, ce que le lac a perdu, le Viaur l'a gagné en eau trouble.

Mais pour être ainsi prisonnier en amont, il reprend prestement son teint de bon sauvage rugueux, plein de cailloux roulés en sa langue d'oc dès que liberté lui est rendue. Alors il tend de grands courants argentés, et tourne vert et jaune comme une couleuvre au pied des collines. Il se love, dessine des courbes au paysage, s'engorge, s'amuse sous Mirandol, Jouqueviel, Laguépie, et trompe le Ségala rouergat en se jetant dans la rivière Aveyron, certes, mais en pays tarnais.

L'EAU A LA BOUCHE

La rivière désormais coule loin du regard, excepté pour l'amateur de pêche à la truite ou le randonneur qui sait profiter d'un réseau complexe d'innombrables chemins. L'homme est monté sur le plateau, abandonnant la vigne à la friche et la châtaigneraie malade au souvenir, cultivé une fois l'an en fête à Sauveterre-de-Rouergue, petite perle de bastide médiévale, où l'on se réunit par millier sur la place parcourue d'arcades, grillant le fruit aux braseros, le croquant chaud du bout des dents et buvant le cidre frais tiré. La tradition survit, l'accordéon au ventre et le temps d'une bourrée dans les esclops d'une pastourelle.

On a colonisé le vaste plateau du Ségala. L'arrivée du train y fut pour beaucoup. A cheval sur le siècle (de 1897 à 1902) Paul Bodin construisit le viaduc tendant un arc au-dessus du Viaur. Avec le chemin de fer et la révolution agricole, vint la chaux précieuse en ces terres acides. La chaux nourricière qui fit le paysage tel qu'aujourd'hui, véritable grenier à grain où le seigle, le blé, l'orge donnent à l'été ses blondeurs. Chauler, c'était aussi promettre de l'herbe grasse au troupeau. L'élevage prit du poil de la bête. Comme le Viaur en ses travers retournait à l'état brut, peuplé de hameaux fantômes ; comme on quittait les pentes escarpées dans un exode rural vers quelque Amérique ou la rue parisienne à bougnats, le plateau prit de la corne. La vache et le bœuf se mirent à ruminer le pays.

Quand Pâques cache ses œufs au fond des jardins, une autre tradition survit. Celle des bœufs. On les présentait hier à travers les villes et les villages, bellement enrubannés, montrant ainsi au monde la qualité de l'animal qui serait abattu, découpé, consommé. Aujourd'hui ce sont les journaux locaux qui en publient la photographie prise devant la boucherie du bourg, manière de montrer au client que dans l'assiette il se réglera de cette bête-là.

De ce pays d'élevage est né le tripou. Ici rien ne se perd. Aussi, lorsqu'on abat le veau, c'est dans sa tripe que l'on élabore les bonnes recettes.

Rapés et dûment nettoyés en multiples eaux, panses et boyaux sont découpés en morceaux farcis d'oignon, jambon, ail et persil. La pansette est alors roulée et nouée

de tripe fine puis cuite à la douceur d'un feu dans une casserole où l'on a pris soin de jeter échalotes, carottes, branches de céleri, dans une réduction d'os et de vin blanc sec. Le reste est question de temps. Laisser mijoter huit heures.

Mais gare! il y a deux écoles quant à l'origine des tripous (ou tripoux selon que l'on se veut Occitan ou Français).

Les gens du Ségala réclament la paternité de l'affaire et ceux de l'Aubrac - autre plateau, mais du nord de l'Aveyron celui-là - la leur disputent. C'est cependant bien un homme du Ségala, Charles Savy, qui les a mis en boîte.

Avant-guerre déjà (celle de 39-45) il roulait à Naucelle les premières tripes suivant la recette de Madame Fraysse qui elle-même la tenait des ménagères agricoles. Au début des années 50 il ouvrait boutique en sa bonne ville, servant chaque dimanche matin les tripous des veaux débités la veille. En 1973, conforté quelques années auparavant par l'avis très favorable de la Tripière d'or de Normandie lui décernant le premier Grand Prix National, Charles Savy laissait sa boucherie et donnait réellement forme d'entreprise à son activité en créant " la Naucelloise ". Son fils Léo en a hérité la suite, et son petit-fils Charles-Pierre en a désormais pris la tête, alignant l'entreprise sur les normes européennes, accélérant la commercialisation, rendant plus encore populaire un produit de bouche régional qui jusqu'alors, et toujours, fait dans les matins brumeux de fête le bonheur des noceurs ou sur les champs de foire celui des maquignons.

LA RIVIÈRE AUX ARTISTES, BALZAC, TOULOUSE-LAUTREC... ET BOUDOU

Le très fol et bon Comte Alphonse de Toulouse-Lautrec, père d'Henri égayait le Viaur et tout le pays de sa truculence.

On raconte que se rendant de son hôtel particulier d'Albi à son château du Bosc en Aveyron (non loin de Naucelle), il abandonnait volontiers son moyen de transport pour passer la rivière à pied, court vêtu d'un caleçon. Dans cette famille d'originaux et de chasseurs invétérés, et dans ce château où l'on a entendu ronronner le moteur des premières automobiles, le peintre Henri de Toulouse-Lautrec prenait ses quartiers d'été ; loin des folies parisiennes il revenait goûter à son enfance, au temps d'avant la disgrâce où sa mère l'appelait " Petit Bijou ".

Chaque pièce est encore peuplée de lui ; de la cuisine où il tentait une recette à sa chambre où reposent ses couleurs d'enfant-artiste et son théâtre de Guignol ; de l'orangerie où il siestait à ce mur que la mère avait pathétiquement pris pour toise. Il a un jour cessé de grandir, arrêtant les marques du crayon sur le blanc de chaux à un mètre cinquante-deux.

Le château du Bosc, encore habité par Nicole Bérengère Tapié de Céleyran, descendante du peintre qui assure la visite du lieu, a pris des airs de musée, tenant en sa fraîcheur de vieille bâtisse les œuvres de jeunesse d'Henri et les dessins de ses parents, car tout le monde au château savait aussi bien tirer un gibier et monter à cheval que tenir un bâton de fusain. La grand-mère assurait d'ailleurs, " *Lorsque mes enfants tuent une bécasse ils ont trois plaisirs : le coup de fusil, le coup de crayon et le coup de fourchette* ".

Le Viaur n'a pas arrêté là son cours en matière de création. La terre qu'il irrigue semble fertile, et c'est de la plume d'autres oiseaux que d'autres encore lui ont donné ses lettres de noblesse.

Plus bas dans la vallée, entre Mirandol-Bourgnounac et Bar, sur les hauteurs du versant Tarnais, les autorités locales ont érigé une pierre au profil mégalithique, gravée au nom d'Honoré de Balzac. Ici en effet vécurent les Balssa.

En 1746, Bernard-François Balssa vit le jour à la ferme de la Nougayrié, paroisse de Cazenac. A l'âge de 13 ans il laissait son troupeau pour s'initier à la science juridique puis devenir clerc de notaire à Albi. Il gagnait par la suite Paris où ses fréquentations et son intelligence lui donnaient fonction de secrétaire aux conseils du Roi. Toujours habile il prit le vent révolutionnaire et se vit nommer régisseur des fourrages de l'armée du nord. Ses cinquante ans ayant sonné il épousa, bien plus jeune que lui, Laure Sallambier, 19 ans, dont le père fit nommer Bernard-François, devenu Monsieur de Balzac, régisseur de la 22^e division militaire de Tours. En cette ville il fut l'heureux père d'un Honoré, et il aurait pu revenir au pays se vanter par toute la vallée d'avoir offert à la France l'un des écrivains les plus abondants, auteur d'une œuvre romanesque des plus puissantes. Il s'en est bien gardé, oubliant ses racines et les Balssa dont la descendance laboure encore les terres au-dessus du Viaur. Tout cela, un autre écrivain l'a conté. C'est Jean Boudou, de Crespin, village du plateau, à qui l'on donnera plus volontiers du Joan Bodon, car lui avait choisi pour langue la sienne, maternelle, l'occitan. Pour cela sans doute (et bien qu'il fut traduit en Français peu après sa mort survenue en 1975 et soit étudié dans certaines chaires d'universités au Japon ou aux Etats-Unis) il n'est pas (encore) entré dans toutes les bibliothèques. Ses romans et ses contes, largement inspirés du Viaur et de tout l'imaginaire que peut susciter la rivière, n'ont pourtant rien de commun avec une littérature purement régionale ou régionaliste. Ils constituent au vrai une œuvre enracinée certes, mais universelle par l'efficacité d'un style économe et la force des caractères et des idées qu'il véhicule.

L' ANGLAIS ET L' ANTI-PAPE

Lorsqu'il n'est pas vert pré d'été ou tout mordoré de ses arbres en parure d'automne, le pays de Viaur montre ses pierres, schiste ou granite.

Là encore, la terre a donné à bâtir : églises pour aiguiser les villages, châteaux pour la défense d'un Seigneur, ou simple croix à la croisée des chemins pour bien enfoncer dans les crânes que Dieu est présent, même au plus sauvage des vallées, même en ces lieux où quelque culte païen pourrait encore pousser ses diableries.

Aussi va-t-on entendre la messe dimanche, entre tripous du matin et pastis du midi, lorsqu'on ne suit pas un pèlerinage, en toute dévotion pour le Saint évangéliste du coin comme pour la sainte qui fut un temps généreuse en miracles de tous ordres.

A l'Espinassole Sainte Quitterie, venue des Landes par on ne sait quel chemin, est invoquée pour la protection du troupeau et l'on gagne Notre-Dame (ornée d'un rétable en cuir de Cordoue) pour secouer une drôle de roue munie de campanes. En aval, on se rend en procession à la chapelle des Infournats où se guérissent inflammations et brûlures de tous ordres.

Les hérésies ont tenté quelques percées, Vaudois et Cathares ont porté jusqu'à la rivière, et parfois au-delà, leurs croyances manichéennes en deux principes -

l'existence d'un Dieu bon et d'un Dieu mauvais -, en vain. Les bûchers et la croisade contre les albigeois ont eu tôt fait de régler leur compte à ces folles idées et le XII^e siècle a vu se renforcer l'église on ne peut plus régulière, dans l'esprit comme dans la pierre. De l'architecture cistercienne, sobre et majestueuse de l'abbaye de Bonnetombe où s'est aujourd'hui établie la communauté de l'Arche, à la plus petite église appuyée au flanc de la colline, tout témoigne d'un catholicisme enraciné. Ni les patarins, ni les anti-Papes du grand schisme d'occident (le Viaur eut le sien en la personne d'un certain Jean Carrier) ne trouvèrent un écho assez fort d'un versant l'autre.

Ce que la terre de Rouergue, sur ce Ségala du Viaur, ne porte pas d'histoire en ses églises, elle le porte en ses châteaux. Ils sont la marque des Comtes de Toulouse ou de l'occupation anglaise. Najac, juché sur une vallée voisine, celle de l'Aveyron, dresse un fier donjon qui semble encore résister; Sauveterre tient bon derrière sa ceinture de remparts; Castelmarty, Peyroles, Roumégous, qu'ils aient eus à souffrir des guerres, d'une Révolution ou du simple abandon, montrent encore une fierté têtue entre le ciel qui les nappe et le lierre qui les ronge.

Ainsi coule le Viaur, porteur de combats en ses eaux les plus tumultueuses, porteur de légendes en ses calmes profonds, rebelle en ses ravins, doux en ses collines, vert tendre ou roux selon l'humeur de la saison. Et c'est d'en-haut, au vent d'autan, qu'on le contemple filant son cours vers l'autre rivière et nous laissant là, une herbe entre les dents, devisant non point sur l'empreinte que les hommes laissent au paysage mais bien sur la force que le paysage verse à façonner les hommes.